

Soirée d'hiver

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **21 (1993)**

Heft 81

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-243042>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SOIREE D'HIVER

C'est la nuit, une sombre nuit d'hiver ! Pendant la journée, le ciel s'est couvert de gros nuages qui présagent un retour de mauvais temps. En effet, la neige commence à tomber lentement par flocons serrés, comme de légers morceaux de ouate qui s'accrochent en passant aux branches dénudées des arbres et des buissons. Tout disparaît sous cette blancheur mate et, silencieux, les flocons tombent toujours. Malheur au pauvre voyageur attardé sur la route ! Comment se reconnaître dans cette uniforme glaciale ? Malheur à lui s'il ne trouve pas, au bord de la route, un abri hospitalier où il attendra le jour !

Qu'il fait bon, durant ces soirées d'hiver, se trouver dans un intérieur gai et confortable !

Approchons-nous de cette maison, un peu à l'écart du village. Un jardin l'entoure ; par le portail entr'ouvert, nous arrivons à une fenêtre basse dont les volets ne sont pas fermés, sans doute pour que la lumière puisse guider le piéton égaré : tel un phare, par une nuit d'orage, envoie au navire en détresse sa clarté libératrice. Malgré le givre qui dessine sur les vitres ses fleurs élégantes, nous pouvons voir l'intérieur : c'est une chambre gaiement éclairée. La table est mise pour le repas du soir ; sept personnes sont assises autour : le père, la mère, quatre enfants et le grand-père, un véritable vieillard aux cheveux blancs. Le repas est simple, mais la nappe est d'une blancheur éclatante et les mets sont dressés dans une vaisselle brillante de propreté. On fait la prière avant le repas. Les plats sont apportés par Jeanne, la fille aînée, qui paraît être âgée de seize ans. A voir le regard d'amour dont chacun suit ses mouvements, on devine en elle le bon ange de la maison, le bras droit de sa mère, la conseillère, la petite maman de ses frères et soeurs. Mathilde, sa cadette de deux ans environ, est aussi une gracieuse jeune fille qui promet d'avoir toutes les qualités de son aînée. A côté de Mathilde est assis Georges, un mutin de huit ans qui lui tire malicieusement les cheveux, sans lui faire mal, pourtant ; en tous cas, elle le supporte avec une patience exemplaire, se bornant à menacer du doigt le taquin. Le père approche de la quarantaine, c'est un homme dans la force de l'âge, au regard franc, empreint d'une douce fermeté. Parfois un pli léger se dessine sur son front, mais il s'efface bien vite à une douce parole de sa femme. Celle-ci est une aimable personne, qui a sa mise soignée fait paraître encore très jeune ; son doux regard se pose avec amour sur le petit enfant qu'elle tient sur ses genoux. Qu'il est mignon, bébé, avec ses boucles blondes et ses jolis yeux bleus ! Il peut avoir un peu plus d'un an, et gazouille gentiment de

petites phrases incompréhensibles. Dans ce moment, il tend ses menottes roses vers son grand-père qui le reçoit dans ses bras. Qu'il semble heureux grand-papa ! Il contemple son petit-fils d'un regard indéfinissable, et sa belle tête blanche s'incline légèrement pour déposer un tendre baiser sur les joues roses et fraîches de l'enfant.

Pendant que nous examinons les membres de la famille, ceux-ci n'ont pas perdu leur temps. Le repas achevé, Jeanne et Mathilde ont desservi la table et lavent maintenant la vaisselle à la cuisine, d'où l'on entend venir de joyeux éclats de rire. Maman a emporté bébé, car il est temps pour lui de fermer ses jolis yeux. Maintenant tout est en ordre, et tous, sauf bébé, se retrouvent autour de la table. Grand-père est confortablement assis dans son fauteuil et lit le journal. Maman et Jeanne ont pris leur ouvrage ; maman raccommode un pantalon pour Georges ; Jeanne tricote une brassière rose pour bébé. Georges est sagement assis près de la table et fait une page d'écriture ; certes, il aimerait mieux taquiner Matilde. Mais le père est là qui surveille, et le garçon ne voudrait pas lui faire de la peine en se montrant inattentif aussi met-il tout son cœur à son travail. Quant à Mathilde, elle prépare une leçon d'allemand qui ne semble pas aller toute seule, car, malgré tout son bon vouloir, elle pousse de temps à autre un soupir. Oh ! cet allemand, quelle langue difficile ! Heureusement, Mathilde est persévérante : une à une les difficultés s'éloignent et bientôt le devoir est terminé. Quel bonheur ! vite la jeune fille ferme livres et cahiers et va chercher son ouvrage ; c'est une surprise pour Marthe, l'amie intime ; aussi, avec quelle ardeur elle y travaille. Georges de son côté a terminé sa page d'écriture, et papa se déclare satisfait. Quant à grand-père il tient à récompenser le zèle de son Georgy. Il pose son journal ; l'enfant comprend aussitôt ; vite, il se glisse près de l'aïeul ; celui-ci, de sa voix qu'il sait rendre grave ou joyeuse, lui raconte une histoire. C'est un souvenir de sa lointaine enfance. Quelquefois, grand-père, dit un conte, mais Georgy préfère encore les histoires vraies. "Oh ! grand-papa, supplie-t-il, une histoire de quand tu étais petit !" Et le vieillard raconte ! Cette fois c'est un vieux souvenir. Tous écoutent attentivement, même papa, qui pourtant a déjà entendu ce récit plusieurs fois quand il avait l'âge de son Georgy. Il se revoit enfant, assis sur les genoux paternels ; il y a bien longtemps de cela. Comme le temps passe !

Où, il passe, en effet, car la grande horloge sonne déjà dix heures. Il est temps de songer au repos. Sur un signe de son père, Georges va chercher la grosse bible, qu'il pose devant l'aïeul. Celui-ci d'une voix grave, lit quelques paroles du saint livre, puis tous se souhaitent

une bonne nuit et vont chercher un repos bien mérité. La petite maison s'est endormie, la vision de bonheur et de confort a disparu. Il ne reste plus que la route blanche et déserte, et le froid de la neige qui tombe !

Qu'elles sont douces ces soirées d'hiver passées dans l'intimité de la famille ! Pourquoi chercher au loin, dans les fêtes brillantes, le bonheur qui se trouve tout près ? Plus tard, quand les enfants auront pris leur vol loin du foyer, ils revivront dans de douces rêveries ces moments trop courts, hélas, passés dans ce cadre joyeux et uni qu'on nomme la famille.

La fée des bois.

Épitaphe d'une tombe au Père-Lachaise divisio 46 à Paris

Raivise-t'en de ce djoué qu'â môtie
Nos ons dit oui pou notre vie durant;
D'â ce djoué-lai te feu todje mai mie;
Bïntôt nos eunes notre premie effant !
Nos étïns pôres, bïn du était l'ovraidge,
Mains quand an ainme an on de bons moments
Coubïn de fois que te m'ai dit couraidge !
T'aivôs di mâ, mai mie, raivise-t'en.

Rappelle-t'en de ce jour qu'à l'église
Nous avons dit oui pour notre vie durant;
Depuis ce jour-là tu fus toujours ma mie !
Bientôt nous eûmes notre premier enfant!
Nous étions pauvres, bien dur était l'ouvrage,
Mais quand on aime, on a de bons moments!
Combien de fois que tu m'as dit courage !
Tu avais du mal, ma mie, rappelle-t'en.



(Cette épitaphe touchante est due aux recherches de M. le professeur Gustave Amweg. Elle a paru dans les Actes de la société jurasienne d'Emulation il y a une quarantaine d'années. Elle est en patois de Montbéliard, et a été communiquée par Mme Migy-Fattet, de St-Ursanne).

AVIS A NOS FIDELES CORRESPONDANTS: les textes à faire paraître dans le prochain "Ami du Patois" sont à nous faire parvenir tout de suite, mais au plus tard pour le 10 mai 1993. Merci de votre compréhension.

La Rédaction